



Présentation du livre RAVINE L'ESPÉRANCE par **Marie-Célie Agnant**, auteure québécoise d'origine Haïtienne.

"Mon impression première à la lecture de ce livre, est qu'il s'agit d'un texte qui aspire à nous transmettre quelque chose d'essentiel. Il y est question, comme on le voit souvent en littérature, de transmission d'histoires familiales, d'histoires d'une communauté. On voit évoluer les familles, on assiste à leurs luttes quotidiennes pour la survie, on nous fait voyager au cœur des liens familiaux, et les liens entre les générations y occupent une place importante. Les liens entre le voisinage sont omniprésents. Le texte nous parle donc du tissu social. Il sous-entend donc un appel à la mémoire familiale, à la mémoire sociétale, ainsi qu'à la question identitaire et à sa construction. Au cœur de l'ouvrage, au cœur donc de la parole et des rapports qu'entretiennent les humains entre eux et, par extension, au cœur de l'écriture, se trouve donc cette notion de transmission.

Qu'est ce qu'on essaie au fait de nous transmettre dans ce récit? Il s'agit selon moi d'un appel très fort, un appel sans équivoque pour le respect de la dignité humaine. Ce qui me reste de cette lecture c'est une description de l'état de la dignité humaine, le texte nous fait sentir l'omniprésence de cette dignité mais nous fait comprendre aussi combien elle est mise à mal et de différentes manières, dans ce pays où les inégalités dépassent l'entendement."

"Ce livre nous invite à jeter un autre regard sur le peuple haïtien, un regard dénué de tout relent de misérabilisme ou de paternalisme, le texte nous fait vivre la vie de ceux qui malgré tout s'accrochent et se battent du bec et des ongles pour la sauvegarde de cette dignité. Une population, nous rappellent les personnages, ne peut se résumer à une masse de déshérités anonymes, une masse de gens totalement incapables de prendre leur destinée en

mains. Il y a dans ce texte plutôt de personnes qui se battent et aspirent contre vents et marées, à changer leurs conditions de vie. Nous le savons tous mais, enlisés que nous sommes souvent par l'état du monde, par nos propres luttes, nous avons tendance à l'oublier. Ce livre est donc un rappel, un texte qui nous dit que ces gens, trop souvent bafoués sont dignes de respect, ils sont dignes d'admiration, ils font preuve de beaucoup d'humanité, ils continuent à aimer, à aimer leurs enfants, qui sont très présents dans le récit, et, pour moi, c'est quelque chose de très réjouissant, ils continuent malgré la dureté de leur vie, à les entourer d'amour, à veiller sur eux, malgré la misère qui en oblige plusieurs à les abandonner. Le texte s'ouvre sur la vie de Mickenson, gavroche, qui vit dans la rue depuis plusieurs années. Il souffre du mépris qu'il lit dans les yeux de tous, il souffre de l'état dans lequel se trouvent ses vêtements, il souffre de la faim. Cela ne l'empêche pas d'avoir l'espoir de sortir un jour de sa condition mais surtout d'être lucide. Adolescent, il rêve à un futur, et voudrait avoir le courage nécessaire pour apprendre une profession. Il rêve aussi d'amour dans ce futur qui a nom Marylove.

Marylove, elle, nourrit le rêve de partir pour la France, un rêve qui manque de lui coûter la vie. Au cours du récit, on la découvre en plein désespoir, lorsqu'elle sera abusée sexuellement par le patron de son père, un homme qui profite de sa situation pour faire miroiter aux yeux de la famille, ce voyage, dans le but de profiter sans aucune gêne ni remords de la jeune fille. Mais on découvre également que Marylove n'est pas seule. Autour d'elle, sans trop savoir ce qui s'est réellement passé, des gens s'inquiètent. La compassion, dans ce récit, n'est jamais très loin. Parce qu'elle est réelle. On comprend alors que la solidarité qui a du mal à se concrétiser à cause de la précarité de l'existence est loin d'être absente, tout au contraire. Certaines figures emblématiques sont en quelque sorte les ferments de cette solidarité, un peu comme ces grands arbres sous les frondaisons desquels les gens s'abritent par mauvais temps. Ainsi est Vinila, une référence pour tout le quartier, qui offrira sa maison pour mettre sur pied un groupe d'éveil, sorte de pré-maternelle, pour ce quartier complètement oublié, Vinila, la grand-mère de toute une communauté.

Suite à ma lecture, poussée par la curiosité, je suis allée faire quelques recherches pour connaître un peu plus l'organisme ATD Quart-Monde, qui a mené le travail qui a donné naissance à ces textes, œuvres de différents auteurs – ils sont au nombre de 7) J'ai alors découvert que Joseph Wresinski, fondateur de l'organisation, accordait une importance particulière à l'écrit, qu'il s'agisse de rédaction de rapports quotidiens ou d'ateliers d'écriture. Écrire, disait Wresinski, permet de garder la mémoire des plus pauvres. L'Écriture, donc, comme instrument de libération.

Pas étonnant que dans un très grand nombre de pays l'on rende si difficile, voire impossible, l'accès à l'éducation. Pas étonnant aussi (pour ne citer qu'un seul exemple), que, lors de la guerre contre les Sandinistes, au cours des années 80, les États-Unis, avec Oliver North, utilisaient l'argent de la drogue et l'argent de la vente d'armes à l'Iran, pour financer la Contra, qui avait pour mission, entre autres, d'assassiner les jeunes moniteurs en alphabétisation, puisque enseigner à lire et à écrire est l'outil qui s'avère indispensable, dès lors que l'on aspire à préparer des populations à comprendre l'environnement dans lequel elles évoluent,

à jouer un rôle social, civique et économique, pour leur permettre un fonctionnement efficace et garantir leur épanouissement et le développement de leur pays. C'est ainsi que Wresinski avait compris que garder les gens analphabètes, est un moyen efficace de les déposséder d'une part importante d'eux-mêmes, de les priver d'une mémoire collective. ATD Quart-Monde est donc restée fidèle à cette consigne de valorisation de l'écriture pour aller au plus près des gens. Ce qui a été selon ce que j'en ai compris, le moteur de ce projet d'écriture et a permis de rassembler les gens d'une communauté en les considérant non pas comme une masse informe de miséreux ou de nécessiteux, non pas comme des objets mais plutôt comme acteurs de premier plan de leur existence. Ce que les gens dont nous entendons la voix et l'histoire nous enseignent aussi c'est qu'être acteur de son existence consiste aussi à se préoccuper des autres. Qui suis-je, sans les autres, semblent-ils nous dire. C'est la leçon de Vinila, mais aussi celle de Roche, qui a été domestique, Restavèk, qui livre son témoignage, tout en faisant ressortir ce que cette condition de Restavèk a quand même su amener de positif dans son existence.

Depuis Montréal, nous avons pu nous entretenir Marlène Rateau et moi avec Jean Michel Defromont auquel j'ai posé quelques questions me permettant de dégager certaines pistes pour mieux comprendre les motifs qui sous-tendent ce travail d'écriture.

Jean Michel Defromont a effectué plusieurs séjours en Haïti d'où il revient toujours laminé, dit-il. On n'a pas de peine à le croire puisque, le moins dit qu'on se sent préoccupé par la justice sociale, Haïti nous bouleverse profondément. Mais ce qui me semble plus important dans ce qu'il nous a confié est ceci : Haïti c'est un pays où l'extrême de la misère est vécu par la majorité et ceci relève d'une injustice absolue. Et Haïti est un pays qui a vécu la fin du monde, et par cette lutte quotidienne pour la survie dans laquelle les Haïtiens sont engagés, Haïti donne aussi une leçon au monde, et cette leçon est une leçon de courage.

On a beau connaître la misère, poursuivait-il, on a beau être familier de la détresse, on se rend compte qu'en Haïti cela va plus loin car c'est la majorité qui est confrontée à cette situation et c'est comme si constamment, les Haïtiens se trouvent toujours confrontés à l'impossible. Il ne croit pas si bien dire, car, qui aurait pu penser qu'après cette catastrophe du 12 janvier, il y aurait un tel désordre, une telle incurie, une telle dilapidation des ressources devant servir à secourir cette détresse innommable, un tel pillage des fonds recueillis pour aider à la reconstruction, par des gens qui ont déjà trop d'argent? Bienfaiteurs de tout acabit, bienfaiteurs de partout, pays amis, organismes d'aide internationale, communauté internationale, fils et filles du pays natal comme ils aiment à se nommer, rares sont ceux qui croient nécessaire de tenir leurs promesses. Voilà donc ce peuple de nouveau bafoué, et face à l'impossible, l'impossible, qui pour lui semble être alors la seule certitude. Et c'est dans cet impossible qu'ils continuent à avancer, à battre de l'eau comme on dit pour en faire du beurre. Comme l'illustre ce passage de Fati qui a travaillé plusieurs années en Haïti avec ATD Quart-monde. Un passage que va nous lire Cassandra, et qui met fin à cette présentation."